

Maintenant après

MARTIN ROY, *Une réforme dans la fidélité. La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, Québec, PUL, 2012, 321 pages

Lucia Ferretti

Volume 7, Number 1, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67918ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2012). Review of [Maintenant après / MARTIN ROY, *Une réforme dans la fidélité. La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, Québec, PUL, 2012, 321 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(1), 21–22.

MAINTENANT APRÈS

Lucia Ferretti

MARTIN ROY

UNE RÉFORME DANS LA FIDÉLITÉ. LA REVUE *MAINTENANT* (1962-1974) ET LA « MISE À JOUR » DU CATHOLICISME QUÉBÉCOIS

Québec, PUL, 2012, 321 pages

C'est un grand privilège, pour un historien, que ses interprétations soient jugées assez provocantes pour déclencher de nouvelles études. Selon Martin Roy, dans *Les origines catholiques de la Révolution tranquille* (trad. fr. chez Fides, 2008), Michael Gauvreau aurait fait de la revue *Maintenant* une revue tout à gauche ayant directement contribué à « sortir » l'Église de la société québécoise et le catholicisme de notre culture. Or, cette revue, d'abord dominicaine puis laïque, fut-elle vraiment aussi gauchiste que cela? C'est à examiner cette question que le jeune historien de l'UQAM a consacré un excellent mémoire de maîtrise d'où ce livre est tiré.

En deux parties et dix chapitres, Roy nous propose d'abord une histoire de la vie interne puis une véritable exégèse de *Maintenant*.

De 1962 à 1968, *Maintenant* fut une revue dominicaine, c'est-à-dire jouissant à la fois du prestige intellectuel de l'Ordre, de son soutien financier... et néanmoins d'une liberté éditoriale remarquable. La revue put ainsi exprimer des vues divergentes de la stricte orthodoxie romaine (notamment sur la contraception artificielle en 1965) et des positions politiques bien tranchées (appui au NPD aux élections fédérales de 1968). Mais cela ne fut pas sans coût: le maître de l'Ordre, un conservateur, exigea le remplacement du père Henri-Marie Bradet à la direction en 1965; puis des pères québécois, heurtés de l'engagement politique de leur confrère Vincent Harvey, obtinrent que les dominicains cessent de financer la revue en décembre 1968. Soutenue désormais par un Pierre Péladeau respectueux de son autonomie éditoriale, *Maintenant*, dirigée par Hélène Pelletier-Baillargeon à partir de 1973, devint le creuset de la réflexion sur la sécularisation de la société et la politisation des chrétiens, mais elle délaissa rapidement les thèmes à incidence ecclésiale et accueillit même des non-croyants déclarés dans l'équipe de rédaction. La revue dut fermer lorsque, au vu de ses déficits continuels et sans remède, son mécène annonça en 1974 qu'il se retirait.

La deuxième partie de l'ouvrage donne à lire une remarquable analyse de discours, car tout en nuances et reposant sur une profonde connaissance du contexte ecclésial et social

de cette période marquée par Vatican II et la Révolution tranquille. L'auteur y défend que tout au long de son histoire, *Maintenant* a cherché à penser ce que pourrait être une « modernité catholique ». Qu'est-ce à dire?

Contre le cléricalisme, le conservatisme, l'autoritarisme, l'ascétisme, l'anticommunisme et l'autonomisme qui, selon eux, avaient jusque-là caractérisé l'Église québécoise et le catholicisme, les rédacteurs de *Maintenant* se prononcèrent, certes, à la fois en faveur du démantèlement du régime de « chrétienté » et pour l'engagement politique des croyants. On ne peut pour autant prétendre qu'ils versèrent dans le gauchisme que leur reproche Gauvreau, avance Roy, parce que cette remise en question ne dépassa jamais certaines limites.

Les rédacteurs de la revue *Maintenant* s'en prenaient peut-être à une Église québécoise (sinon romaine) qui n'existait déjà plus dans les années où elle a paru.

Ainsi, contrairement au Mouvement laïque de langue française par exemple, *Maintenant* ne poussa jamais sa revendication de laïcisation des institutions sociales jusqu'à exiger que cesse dans l'espace public et dans les institutions publiques l'expression de l'identité et de la sensibilité catholiques. Il devait rester possible que les croyants puissent apporter un témoignage évangélique au sein d'institutions neutres: la revue s'élevait contre le discours qui, déjà à cette époque, voulait séquestrer la foi dans le placard de la sphère privée.

De même, tout en adhérant au principe moderne de l'autonomie du champ politique, on n'acceptait pas sa complète séparation d'avec la religion. On réclamait plutôt pour le croyant le droit de vivre sa foi et ses valeurs au sein de ses engagements politiques. Et c'est en vertu d'une grille de lecture inspirée en partie de la théologie de la libération, du moins dans ses interprétations les plus modérées, que *Maintenant* s'est prononcée en faveur d'un Québec socialiste puis indépendant. Ce faisant, la revue cherchait à ancrer l'Église dans les préoccupations séculières. Cependant, elle n'alla pas jusqu'à évacuer complètement la dimension eschatologique et rappela tout au long de son existence que le « Royaume de Dieu » ne se réduit pas à l'avènement d'une plus grande justice et fraternité *hic et nunc*, mais qu'il demeure plutôt



l'unique absolu auquel tous les hommes, de tous les temps, peuvent aspirer.

Roy, enfin, montre comment *Maintenant* a cherché à réconcilier modernité et tradition sur la question de l'autonomie de conscience des croyants; et il prend pour exemple le grand débat du temps sur la contraception artificielle. La revue adhéra pleinement au courant théologique personnaliste qui faisait depuis l'après-guerre de la sexualité conjugale non seulement le moyen de la procréation, mais la source du maintien et du renouvellement de l'union affective des époux. Renvoyant comme inacceptable autant l'intransigeance du magistère romain que l'émancipation autoproclamée d'une morale strictement subjective, *Maintenant* a voulu proposer ce qu'elle considérait comme une voie de responsabilité pour le couple: un oui à la famille, et cela dans des proportions qu'il se considérait capable d'assumer.

Bref, on voit que sur tous ces thèmes (sécularisation, engagement politique, conscience personnelle), la revue a cherché à inventer une position catholique moderne, distincte de la modernité libérale, en ce qu'elle cherchait à concilier la grande tradition de l'Église et l'innovation requise par les défis de l'époque.

C'est peut-être beaucoup demander à un mémoire de maîtrise, même excellent, que de prendre une distance plus critique à l'égard de son objet d'étude. Ainsi, on aurait aimé que soit posée la question: jusqu'à quel point la lecture que *Maintenant* a faite de l'Église de son temps était-elle juste? Au moment de Vatican II et de la Révolution tranquille, l'Église québécoise a fait un effort d'*aggiornamento* vraiment considérable et, sur certains points, parfois plus radical que la revue elle-même: je pense notamment à tous ces prêtres, religieux et religieuses bien plus fermement inspirés que *Maintenant* par la théologie de la libération et engagés concrètement au service du changement social dans

suite de la page 21



les milieux défavorisés de nos villes et régions; ou à un certain acharnement de l'Église conciliaire contre les dévotions traditionnelles qui avaient fait la pratique de générations de croyants. Les rédacteurs de la revue *Maintenant* s'en prenaient peut-être à une Église québécoise (sinon romaine) qui n'existait déjà plus dans les années où elle a paru. Par ailleurs, malgré toute la justesse de son analyse qui convainc sans réserve, Martin Roy ne réussit pas à invalider l'interprétation de Gauvreau parce qu'il est muet sur certains travers de la revue qu'il analyse et sur lesquels cet historien a insisté. Gauvreau reproche à *Maintenant* son intellectualisme, son élitisme,

sa condescendance pour la religion des masses, son incompréhension du sentiment religieux voire de la piété, son refus de prendre en compte de très nombreuses fonctions de la foi et de la religion pour l'ensemble des croyants qui entrent en relation avec le Dieu trinitaire et les saints par la prière de louange, de demande, d'action de grâce. Toutes ces dimensions, qui expliquent en bonne partie le jugement de Gauvreau sur *Maintenant*, sont absentes de l'analyse de Martin Roy, qui s'en tient au projet théologique, social et politique de la revue sans trop le remettre en question.

Voici néanmoins un ouvrage stimulant, et qui, au-delà de son objet propre, en dit beaucoup sur une époque du Québec dont on s'aperçoit de plus en plus qu'elle ne fut pas faite seulement de ruptures, mais aussi de continuités. ♦



JEAN-MARC PIOTTE
UNE AMITIÉ IMPROBABLE :
CORRESPONDANCE 1963-1972. JEAN-
MARC PIOTTE ET PIERRE VADEBONCOEUR
 Montréal, Lux, 2012, 94 pages

Même après sa mort, on continue de publier des écrits inédits de Pierre Vadeboncoeur, cette fois grâce aux soins de Jean-Marc Potte, autre auteur prolifique. La parution de ce bref recueil de leur correspondance mutuelle nous les fait connaître un peu mieux, mais l'intérêt de celle-ci réside surtout dans son aptitude à nous faire goûter quelque peu l'ambiance sociopolitique bouillonnante des années 1960.

On rétorquera avec raison que tant d'autres ouvrages l'ont déjà fait, souvent fort bien. Cette fois-ci la valeur ajoutée réside probablement dans le ton, plus intime, employé pour traiter des questions et enjeux de cette décennie. Et même si les 26 lettres échangées entre les deux hommes n'avaient pas pour but essentiel d'analyser la conjoncture, il reste qu'elles offrent un aperçu utile et plaisant de quelques grands défis qu'affrontaient les progressistes radicaux entre 1963 et 1972. Une éclairante introduction nous est d'ailleurs fournie par Jacques Pelletier, qui décrit le parcours respectif de Potte et Vadeboncoeur, le contexte dans lequel ils se sont connus puis ont forgé leur amitié, ainsi que le motif du caractère improbable de cette dernière.

Disons-le d'emblée, ce livre nous renseigne davantage sur Potte que sur Vadeboncoeur. Le premier signe 16 des lettres et se livre plus généreusement aux confidences que le second, à qui semble plaire davantage le rôle de confident et conseiller. Alors dans la vingtaine, Potte est sujet à une certaine forme de candeur, par opposition à un Vadeboncoeur d'âge mur, plus prudent et réservé.

Ce petit ouvrage intéressera les personnes friandes d'histoire de la gauche québécoise durant la Révolution tranquille. On retiendra, par exemple, le rayonnement que pouvait avoir à l'époque le mouvement syndical, à la fois comme force de combat social, mais aussi par son influence intellectuelle. Pensons au rapport présenté au congrès de la CSN en 1968, intitulé *Le deuxième front*, ou encore aux trois manifestes publiés par les centrales au début des années 1970.

On mesurera également la difficulté des choix qui s'offrent aux acteurs partisans et sociaux en cette ère d'intense agitation. De nombreux pans de la gauche sont en effet hésitants devant les chantiers qui s'ouvrent alors: émancipation nationale, socialisme, ainsi que quelques tentations plus exotiques ou spectaculaires (lutte armée, communisme, contre-culture, situationnisme, etc.). Cette gauche se questionne, avance à tâtons, explore et expérimente. Potte écrit le 15 février 1969: «le communisme chez nous [...] est un anachronisme. Il faut donc inventer quelque chose de nouveau. C'est ce que je cherche.»

On réalisera qu'une part de la gauche québécoise de l'époque ne jouit pas d'une grande profondeur historique et est sujette autant à la fougue qu'aux dérapages propres à son jeune âge. Potte et Vadeboncoeur sont bien conscients des principaux pièges qui la guettent; leurs échanges épistolaires sont pour eux l'occasion de se communiquer leur évaluation

critique. Par exemple, le 12 novembre 1966, Potte condamne le «dogmatisme finaliste et angélique des intellectuels de gauche». Ce à quoi Vadeboncoeur ajoute, le 3 mai 1967: «La gauche politique se conduit comme une idiote, multiplie les scissions et autres éclats insensés». Ces défauts, pourtant lucidement identifiés, vont perdurer encore longtemps...

La décennie couverte constitue un temps fort de la formation de la pensée de Potte, en particulier les années 1966 à 1972. Il s'agit d'un moment décisif dans la vie de l'intellectuel, durant lequel vont se sédimentier un certain nombre de choix épistémologiques, de dispositions théoriques et de préférences politiques. Cet opuscule permet de compléter le portrait des rapports complexes que cet auteur entretient avec la gauche réellement existante au Québec, portrait peu à peu constitué au fil d'ouvrages précédents, comme *Un parti pris politique* (VLB, 1979), *La communauté perdue* (VLB, 1987) et *Un certain espoir* (Logiques, 2008).

La grande faiblesse de cette correspondance est la quantité de trous béants qu'elle affiche, notamment au sujet de la période allant du 7 janvier 1969 au 6 juillet 1972 (aucune lettre n'est reproduite s'agissant de ces trois années) et au sujet des principaux acteurs du combat nationaliste (à part André Laurendeau, ils sont tous absents: Pierre Bourgault, René Lévesque, le RIN, le MSA-PQ, le FLQ, le FRAP...). Pour compenser partiellement cette dernière lacune – et pour aider le lecteur –, il aurait été souhaitable de publier en annexe quelques articles de *Parti pris*, comme la fameuse «Lettre à une militante» (Jean-Marc Potte, vol. 5, No 8-9, été 1968, p. 37-39), plusieurs fois mentionnée dans le livre, ou encore les «Salutations d'usage» de Vadeboncoeur (vol. 1, No 1, octobre 1963, p. 0-52) à la création de la revue indépendantiste et socialiste.

La chronologie publiée à la fin du recueil est fort pertinente, mais certains énoncés pourraient être nuancés. Ainsi, devant l'entrée 1970, il est écrit: «Émergence du mouvement des femmes avec la mise sur pied, entre autres, du Front de libération des femmes (FLF)». Cette formulation fait l'impasse sur plusieurs décennies de luttes féministes au Québec et sur l'apparition, antérieure à 1970, de maintes figures et organisations féministes, dont la Fédération des femmes du Québec. À l'entrée 1973, il faudrait considérer que l'influence des groupes d'extrême gauche mentionnés (En Lutte, Parti communiste ouvrier, Groupe socialiste des travailleurs du Québec) ne se limite pas à la seule «deuxième moitié des années 1970». En effet, les deux organisations maoïstes disparaissent en 1982-83, tandis que le GSTQ s'éteint en 1987.

Philippe Boudreau